

Meurtres à Minerve

Tous droits réservés
©Estelas Éditions
BP 20, 11800 TRÈBES France

estelas.editions@gmail.com
www.estelaseditions.com

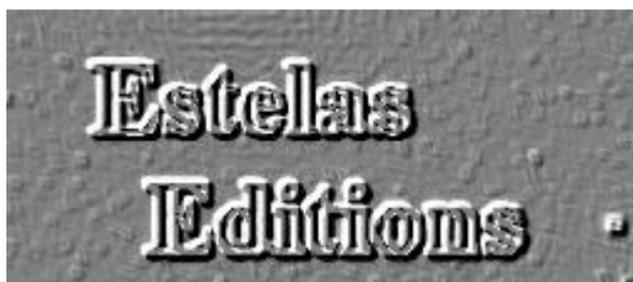
ISBN : 9791093167756

*« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies
ou reproductions destinées à une utilisation collective.
Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle
faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue
une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants
du Code de la propriété intellectuelle. »*

JC Cagnet

Meurtres à Minerve

Policier du terroir



1

Nicole Berthier était arrivée la veille, dans la soirée à Minerve, pour une quinzaine de jours de congé. Résidant le reste de l'année à Rueil-Malmaison, deux fois l'an elle prend la route du Sud pour un séjour estival. Elle affectionne cette ancienne capitale du Minervois, cité chargée d'histoire qui est devenue son refuge face à la vie trépidante de la banlieue parisienne. Dans cette localité, elle possède une petite maison de village héritée de ses parents. Une grande pièce de vie incluant une Kitchenette, deux chambres et une salle d'eau composent ce coquet pied à terre où elle adore s'y ressourcer pour oublier la perpétuelle pression de son travail. Comme disait souvent sa maman, « *Changer de décor et s'aérer* ». D'ailleurs sa mère, avait ajouté sa touche à la décoration qui agrémentait le nid douillet. Bien souvent seule l'après-midi, il lui arrivait de peindre quelques toiles artistiques lors des interminables promenades coutumières de sa fille et de son mari. Monsieur Berthier quant à lui s'était chargé de l'aménagement du mobilier souvent disparate qu'il s'évertuait à dénicher chez les antiquaires, ou à chiner dans les brocantes locales, toujours à l'affût de l'improbable affaire. Bien que ce lieu plaisant offrait un havre de paix, il comportait son lot de contraintes tel l'éloignement de son lieu de résidence, l'entretien de la séculaire bâtisse, ainsi que les charges

afférentes. Néanmoins cela resterait la maison familiale de la douce époque de sa jeunesse.

La demeure aux murs de pierres l'attirait inexorablement chaque printemps, chaque été. Elle y retrouvait l'air éthéré et chaud qu'embaumait la garrigue avoisinante le plaisir de musarder au fond de la Cesse, les excursions vers le grand pont, grande caverne engendrée dans la roche par le déferlement des eaux torrentielles, les virées vers le petit pont plus distant du village et plus sauvage. L'immense terrain de jeux originels était formé de maquis, de vignes, de gorges, de tunnels naturels plus ou moins importants, généralement peu accessibles. Adolescente, elle adorait s'y promener malgré les maintes mises en garde de ses parents à-propos des risques de forts orages imprévisibles. Cette belle et rude région était propice aux errances, aux péripéties hasardeuses, aux rencontres la comblant en anecdotes, sans oublier la captivante et effroyable histoire Cathare qui, remise dans son contexte, se déroulait dans une perspective de bonheur, mélangée à un déni des pouvoirs de l'époque qui agissaient en représailles par des atrocités inhumaines ou l'hégémonie en était l'enjeu !

C'est pour tout ceci que Nicole chérissait ce milieu mystérieux où l'imagination aime vagabonder et qui l'a fait souvent rêver notamment en se remémorant cette chanson que son papa lui fredonnait régulièrement :

Per pasar la Cessa, I cal estre dos
Per la ben passar, cal saupre dançar
Anem passa, passa, passa.
Anem passa donc, Anem passa donc.

Ce qui signifie :

Pour passer la Cesse, il faut être deux
Pour bien la passer, il faut savoir danser,
Alors passe, passe, passe.
Alors passe donc, alors passe donc !

Pour une première journée de congés, Nicole opta, comme elle le faisait parfois, pour un jogging entre vignes et bois. Le temps d'enfiler la tenue adéquate, elle ferma le battant de la porte et se dirigea vers la vallée asséchée de la Cesse, remontant par des chemins desservant les vignobles, s'arrêtant un instant sur la pente opposée pour admirer un paysage dont elle ne se lassait pas. Minerve apparaissait dans son intégralité. Village majestueux perché sur l'extrémité d'une falaise dominant la rivière tarie à cette époque de l'année. Elle constata la rudesse de la géologie de ce pays, s'imagina les difficultés de la vie des habitants dans une autre époque sans facilités.

Au détour d'un sentier, en s'engageant dans une zone boisée de chênes verts, elle se prit les pieds dans un lambeau de chiffon, trébucha, évita de justesse la chute. La jeune femme pesta contre ces gens qui ne respectent pas la nature et laissent des immondices au sol. Ayant toujours à sa portée un petit sac plastique, pour y jeter un chewing-gum ou autre, Nicole se saisit de l'étoffe, un morceau de tissu maculé de sang, qui semblait appartenir à un tee-shirt. Elle poussa un cri étouffé et le rejeta. En relevant la tête, elle fut pétrifiée par ce qu'elle vit.

2

Cette si belle journée aurait dû se dérouler paisiblement comme les autres. Mais ce n'était ni le cas, ni le jour. Nicole se raidit face à l'atrocité du corps ligoté au tronc de l'arbre face à elle, les mains liées derrière le dos, la tête ensanglantée penchée sur le côté, figé sur la bouche un rictus de douleur. L'effarante vision cauchemardesque la cloua sur place. Des mouches tourbillonnaient autour autant que sur une charogne. Les yeux du mort avaient saigné, un liquide visqueux en sortait. À quelques mètres du macchabée une odeur fétide stoppa net sa progression. Un frisson d'effroi lui parcourut le corps et ce qui n'était jusque-là qu'une envie contenue se libéra, la jeune femme se mit à avoir des haut-le-cœur et vomit son petit-déjeuner. Des images terrifiantes affluaient, s'entremêlant les unes aux autres, la cartésienne ne l'était plus vraiment.

Le souffle coupé ne parvenant à approcher, elle n'avait qu'une chose à faire et au plus vite appeler les secours. Enfin un réflexe normal, dans un contexte anormal. Toutefois ses yeux ne pouvaient se détacher du macabre tableau qui l'obnubilait.

Elle glissa lentement sa main tremblante dans la poche de son survêtement à la recherche de son portable qui la ramènerait peut-être vers une réalité plus saine. Ses doigts auraient dû sentir la coque de son appareil mais son sang se glaça, réalisant subitement qu'elle

l'avait laissé en charge sur son bureau, oubli impardonnable. Le stress monta d'un cran, il ne lui restait plus qu'une issue, fuir

Totalement terrorisée, elle grelottait alors qu'il faisait si doux en cette fin juin et n'osait tenter le moindre geste, lorsqu'un craquement se produisit. Elle aurait voulu hurler, mais aucun son ne jaillit de sa gorge contractée. Ses genoux s'affaissèrent sous son corps tétanisé. Face à l'horreur elle devenait impuissante.



Un nouveau bruissement de branche la fit tressaillir. Aux aguets, elle se hissa difficilement sur ses jambes chancelantes, inspecta les alentours. Le tueur pouvait-il encore rôder dans les environs ?

Immobile, tout sens en éveil, à l'affût du moindre bruit, du moindre mouvement, son cœur martelant sa poitrine menaçait de rompre. Soudain, derrière elle, une ombre surgit. Affolée, elle se mit à courir quand elle trébucha et s'étala dans l'herbe sur le bas-côté du chemin en hurlant de terreur. Ce fut le trou noir.

Lorsqu'elle reprit connaissance un homme d'une soixantaine d'années, se tenait au-dessus d'elle. De nouveau elle poussa un cri de peur et de rage mélangées, et se débattit.

— Calmez-vous Mademoiselle Berthier, vous n'avez aucune crainte à avoir, je ne vous veux aucun mal. Il ne faut pas rester là. Venez ! Allez, venez ! dit-il avec un accent rocailleux caractéristique des anciens occitans.

Tellement paniquée, elle n'arrivait pas à discerner s'il lui voulait du bien ou du mal. Elle finit par reconnaître le

père Grégoire, un ancien vigneron du village qu'elle avait parfois croisé dans les ruelles de Minerve.

Elle éclata en sanglots, secouée par toutes ces émotions. Le père Grégoire la réconfortait de son mieux :

— Tu sais bien qui je suis Nicole !

— Pardon Grégoire, j'ai une trouille de tous les diables !

— Rien de plus normal mon petit, allons-nous-en. Ce n'est pas raisonnable de rester ici.

Elle trouva finalement la force de se relever et de le suivre. La soutenant par le bras, ce brave homme l'éloigna du danger. Tout au long du chemin, les jambes flageolantes elle se retourna sans cesse par crainte qu'une menace ne surgisse.

Arrivée à son domicile Nicole, toujours accompagnée de Grégoire, donna l'alerte. La gendarmerie ne fut pas longue à arriver à l'entrée du village, sous les yeux ébahis des habitants et c'est accompagnés d'une escouade d'uniformes qu'ils les menèrent sur les lieux du drame.

3

Le Lieutenant Béranger, chef de brigade, assisté de l'adjudant-chef Herbert et de trois de ses hommes, était arrivé le premier sur place. Il avait immédiatement perçu toute la démesure du crime. Sans attendre, le gradé prit les mesures de protection du site et alerta les autorités supérieures afin d'obtenir les moyens logistiques suffisants.

Une heure plus tard, la zone fourmillait de gendarmes venus majoritairement de Béziers, quadrillant le terrain sur les recommandations des sections spécialisées et du médecin légiste, l'équipe cynophile arrivant un peu plus tard. Les forces de l'ordre s'organisèrent en groupes de recherche pour un ratissage en règle, désirant ne rien négliger, non seulement du périmètre immédiat mais aussi des alentours.

Impatiente, Nicole fulminait, l'officier Béranger l'avait sèchement écartée de l'aire d'investigation. L'adjudant-chef Herbert revint vers elle et avec un ton froid et déterminé, il lui demanda de présenter l'intégralité de sa version.

— Je faisais mon jogging comme il m'arrive de le faire lorsque je viens à Minerve. Par pur hasard j'ai opté pour ce chemin, je ne saurais dire pourquoi. J'ai aperçu au milieu du sentier ce chiffon, il était maculé de sang, lorsque j'ai relevé la tête, il était là !

— Qui était là ?

— Ben le mort, enfin le jeune homme !

— C'est pourtant difficile dans son état de définir un âge.

— Je n'ai pas parlé d'âge, il m'a paru assez jeune, c'est tout.

— Vous le connaissiez ?

Nicole était désorientée par ces premières questions.

— Non, pas du tout, enfin je crois pas, il est tellement défiguré !

— Vous le reconnaissez, oui ou non !

— Non, je ne le reconnais pas et je vous avouerai que je ne me suis pas perdue en contemplation devant lui.

La bousculant quelque peu il lui lança :

— D'où venez-vous ?

— De mon domicile de Minerve.

— Votre adresse ?

— Grande Rue au centre du village.

— Vous y habitez à l'année ?

— Non c'est une résidence de vacances qui appartenait à mes parents.

— Vous vivez seule ?

— Oui, pourquoi ? Nicole tremblait, malmenée elle avait perdu son assurance habituelle, n'étant pas coutumière aux brusqueries des questions hégémoniques et tendancieuses.

— À quelle heure avez-vous quitté votre domicile ?

— Vers 9h20, 9h25, peut-être.

— Combien de temps après êtes-vous arrivée sur les lieux du drame ?

— Euh...

— Quelle distance de votre domicile pour arriver ici ?

— Je ne sais plus exactement, deux kilomètres, peut-être moins.

— Vous courez rapidement ?

— Pas spécialement sur ce chemin fait de trous et de bosses, mais je ne vois pas le rapport !

— Vous avez donc aperçu le corps à peu près vers 9h50 ?

— C'est possible. Je ne peux pas être plus précise.

— Avez-vous croisé quelqu'un sur votre parcours ?

— Non !

— Ce monsieur, le Père Grégoire comme vous l'avez nommé, était avec vous ?

— Absolument pas, c'est lui qui est venu à mon secours.

— Vous l'avez appelé ?

La situation tournait au harcèlement. N'ayant aucun reproche à se faire, elle sentit le rouge lui monter aux joues.

— Mais non enfin, je n'avais pas mon téléphone. C'est simplement une personne que je croise parfois au village, c'est tout ! Vous devenez pénible avec vos questions et vos insinuations.

— Mademoiselle, sachez que j'ai un travail à accomplir et je le fais de mon mieux. Toute personne reste suspecte, tant qu'elle ne m'a pas apporté la preuve qu'elle n'est pas mêlée de près ou de loin à l'affaire.

Elle ne put s'empêcher de lâcher :

— Super vacances, ou comment transformer mes délicieux congés en psychose !

L'adjudant-chef Herbert parut satisfait des réponses obtenues. La jeune femme semblait logique dans ses déclarations. Il l'avait poussée dans ses retranchements, tentant de faire surgir des incohérences révélatrices.

Le lieutenant mit fin à l'angoisse qui la gagnait. Il pria son second de gérer le ratissage du terrain et des relevés d'éventuels indices.

— Ce sera tout Mademoiselle Berthier, bien entendu vous devez rester à notre disposition et ne pas quitter le département sans notre autorisation

— J'ai saisi.

— Merci de votre compréhension. Nous allons indubitablement nous revoir.

Il tourna les talons. Pour les forces de l'ordre, allait débiter une longue journée et une longue nuit, les premières heures suivant la découverte d'un meurtre étant cruciales. Quant à Nicole, elle pressentait qu'elle n'en avait pas terminé avec cette affaire.

4

Les intervenants vêtus de combinaisons blanches, de surchaussures, gants et charlottes s'affairaient à la recherche d'indices révélateurs. Ils avaient délimité un périmètre de plus de vingt mètres autour de la victime pour protéger la scène de crime. La dépouille et les environs étaient examinés photographiés sous tous les angles, aucun détail ne devait être négligé. Ces images pouvaient être ultérieurement importantes pour garantir ou révéler ce qui aurait pu échapper à leur vigilance.

Le lieutenant enjambant la rubalise signalétique put enfin s'approcher du cadavre. Il fixa longuement le corps, détailla le visage en se demandant pourquoi diable lui avait-on ôté la vue ? Il y avait sans doute une raison majeure, avait-il été un témoin gênant ? Ce châtiment avait-il eu lieu de son vivant ? Cette pensée le fit frissonner. Autant de questions auxquelles il devrait apporter des réponses pour faire avancer l'enquête.

Exposé ainsi au regard de tous, il semblait servir d'exemple, mais à qui s'adressait cet avertissement ?

Le dévisageant d'un œil acéré, le gendarme lui marmonna :

— Qu'as-tu donc vu pour que l'on te réserve un sort pareil ? Est-ce une vengeance ou un message ?

— Tu parles seul maintenant, Béranger ? Interrogea le légiste.

— Toujours aux trépassés, au cas où ils auraient des remords et voudraient communiquer. C'est une vieille habitude, ironisa-t-il !

— Très drôle mon cher !

— Mais puisque les géhennes restent impénétrables, il serait bon que tu m'orientes un peu, Stéphane.

— Aucun problème, au vu de la lividité cadavérique, le décès remonterait vers la fin de la nuit, peut-être avant, entre cinq et sept heures. Selon les premières constatations je n'observe aucune ecchymose visible ni profonde au niveau des cordes donc il a été attaché au tronc d'arbre après son exécution. Hormis ses yeux, aucune trace de violences ou lésions, nul signe de bagarre ou de lutte et pas de suspicion d'agression sexuelle. En ce qui concerne la toxicologie on sera fixé après analyse. On en saura davantage à ce moment-là, notamment si son supplice est post mortem ou pas. Quant aux vêtements rien de bien significatif, un jean, un tee-shirt déchiré lors du déplacement du corps et il est chaussé de Nike. Je n'ai pas trouvé de papier d'identité sur lui.

— Tu as vu ses liens ?

— Oui des cordes de chanvre, mais qui datent, certainement récupérées dans une remise ou ailleurs avec des nœuds basiques,

— Il paraît jeune !

— La trentaine, il avait toute la vie devant lui. Malheureusement sa route a croisé celle de son bourreau.

— Tu sais comme moi que le proc va me tomber sur le dos, un tel meurtre dans notre région n'est bon pour personne, alors je compte sur toi pour mettre les bouchées doubles !

— Patience, attends le rapport d'autopsie.

— Je sais, mais fais au plus vite car pour l'instant on n'a rien à se mettre sous la dent et j'espère bien coincer dans les meilleurs délais le salaud qui l'a amoché comme ça ! À distance de la scène de crime une fourgonnette de la gendarmerie équipée pour le transport des chiens venait de garer. L'équipe cynophile arrivait, complétant ainsi les moyens déjà mis en œuvre. Elle allait se mettre au travail avant la fin de la journée et qui sait, peut-être apporter un complément d'informations ou un début de piste. Quelques traces sur le terrain étaient encore exploitables comme la traînée traversant le talus pour aller jusqu'à l'arbre trahissant ainsi la méthode avec laquelle fut amené le corps. Un homme ou une femme aurait-il pu transporter le corps seul ?

De son côté Béranger mit en place toutes les méthodes pour débloquer la situation : consulter le fichier des disparus ainsi qu'une reconnaissance d'empreinte et même le TAJ¹.

¹ Traitement d'Antécédents Judiciaires.

5

La nuit de Nicole fut peuplée de visions démoniaques. Elle revoyait en boucle les images de la veille et n'arrivait plus à penser à autre chose ce qui avait fini par avoir raison de son repos. Au lever elle était tout endolorie, étaient-ce les affres de cette épuisante nuit ou bien sa chute dans le chemin ?

Elle rechercha un minimum de quiétude en s'asseyant dans le profond et douillet fauteuil paternel recouvert d'une peau de mouton. Le moelleux du siège lui apporta le bien-être rassurant dont elle avait besoin comme si son père était encore de ce monde. Mais la journée ne pouvait se passer ainsi blottie entre les bras de ce siège aussi confortable soit-il. Il lui fallait réagir et quoi de mieux qu'un petit-déjeuner et une bonne douche.



Alors qu'elle venait d'avalier la dernière goutte de son café matinal, on frappa à la porte. L'adjudant-chef Herbert se tenait dans l'embrasure, plus souriant que lors de leur dernière entrevue

— Bonjour Mademoiselle Berthier ! Je souhaiterais m'entretenir avec vous.

Le soleil était levé depuis bien longtemps et derrière le dos du gendarme, la jeune femme apercevait un ciel

radieux. La journée semblait se présenter sous de meilleurs auspices que la veille.

— Je m'apprêtais à faire ma toilette, mais ça attendra. Vous avez du nouveau ?

— L'enquête suit son cours, je ne peux vous en dire davantage.

— Je comprends, pourtant il aurait été rassurant de savoir si vous aviez arrêté quelqu'un.

Nicole lui désigna de la main une des chaises en bois massif de la cuisine. Il s'y laissa tomber.

— Un café adjudant ?

— Volontiers.

Puis se tournant vers elle, avant même qu'elle n'ait eu le temps de s'asseoir à son tour :

— Nous n'avons pas encore l'identification de la victime. Juste un âge approximatif aux alentours de la trentaine. À peu près votre âge, vingt-neuf ans si j'ai bonne mémoire ?

— Quasiment je les aurai dans quelques mois et si vous me disiez réellement le but de votre visite ?

— Êtes-vous certaine de ne pas le connaître ?

— Non, pourquoi cette question ?

— Il était de votre âge, alors vous auriez peut-être pu le rencontrer ?

— Je reste formelle, je ne connais pas cet homme !

— Vous avez été la première personne sur les lieux du drame et parfois le lendemain ou quelques jours plus tard on se souvient de détails qui n'ont pas été mentionnés sur l'instant, êtes-vous sûre de ne pas avoir vu une voiture étrangère au village, des personnes inconnues ou tout autre élément qui pourrait nous aider. ? Comme le dit le Lieutenant Béranger tout peut se révéler d'importance.

— Je ne vois pas ce que je pourrais vous apprendre de plus ! S'étonna-t-elle en posant la tasse fumante devant le gendarme.

— Le meurtrier a été forcé d'emprunter le même chemin que vous afin d'y déposer le corps !

— N'importe quel promeneur aurait pu le découvrir car c'est un sentier de randonnée très prisé par les gens du coin.

— Un habitant de Minerve serait capable d'un tel acte de cruauté d'après vous ?

— Oh vous savez, je viens ici chaque été depuis ma plus tendre enfance alors s'il y avait un détraqué parmi nous j'en aurais entendu parler. Non, Monsieur le gendarme, je suis persuadée que vous faites fausse route en cherchant dans cette direction.

— Je fais peut-être fausse route mais en tous les cas le tueur connaissait ce chemin et je ne crois pas qu'il soit venu là par hasard !

Il avala une gorgée brûlante, et, songeur, il lâcha :

— Et puis ses yeux, vous avez vu ses yeux ?

— Croyez-moi, dans l'affolement je n'ai pensé qu'à fuir. Mais bien sûr j'ai vu qu'il avait les yeux crevés et, ça m'a rappelé les atrocités pratiquées par Simon de Montfort.

— Ah bon ?

— Simple coïncidence probablement..., attendez que je retrouve le bouquin de référence pour vous expliquer.

Elle fouilla dans la grande bibliothèque en chêne qui ornait le fond de la pièce. Quelques minutes plus tard elle revint avec un livre, vieillot, usé.

— Navrée de vous faire attendre, mais ça y est, j'ai trouvé ce que je cherchais. Il serait temps que je remette de l'ordre dans ce capharnaüm.

En le feuilletant rapidement, elle s'arrêta sur une page.

— Je vous lis :

Au printemps 1210, après avoir repris Montlaur et Alzonne, Simon de Montfort mit le siège devant Bram. Après trois jours il lança l'assaut et vainquit la résistance des habitants. Désireux de semer l'effroi chez les résistants encore actifs et dans l'espoir que les villes se rendent sans combattre, il fit prendre une centaine d'hommes parmi les prisonniers et les fit mutiler. On leur coupa le nez et leur creva les yeux, sauf à l'un d'entre eux que l'on éborgna seulement, le mot est faible en termes de cruauté humaine. Ensuite, on les envoya sur les routes, guidés par ce borgne, vers Cabaret.

Vous voyez, enchaîna Nicole, il y a une similitude probable. Mais est-elle réelle ? Pourquoi se référer à cette époque en termes de mutilation ? Est-elle réellement assimilable à ce fait ? Bien étrange procédé.

Herbert réfléchissait au chapitre résumé par la jeune femme.

— Vous semblez bien connaître le sujet. Comment se fait-il que vous ayez saisi immédiatement l'ouvrage en rapport avec le crime ?

— Vous ne lâchez rien. Pourquoi autant de soupçons ?

— Vous avez fait un lien immédiat, c'est surprenant !

— C'est une interaction normale et instinctive. Vous ne pouvez venir à Minerve, sans avoir cette relation avec son histoire. Surtout pendant des années de l'adolescence où ces récits vous imprègnent.

— Vous êtes en train de suggérer que dans la nature, il y aurait un détraqué qui se prendrait pour le fameux Montfort ?

— Je n'ai jamais dit cela.

— Toujours est-il que cette personne a commis un crime sans d'autre raison que cette histoire de Cathares, alors on a affaire à un malade mental !

— C'est vous l'enquêteur !

— Merci pour la précision.

Penchée sur le chapitre, Nicole réfléchissait à haute voix : Quelle peut en être la signification, une vengeance ? Laquelle ? Pourquoi ces atrocités ? Simple coïncidence ou volonté d'envoyer un signe, une menace à l'attention de quelqu'un ?

— Vous savez, reprit l'adjudant Herbert, je ne crois guère aux coïncidences. En tout cas je vous remercie de votre accueil, vous m'avez été précieuse, plus que vous ne l'imaginez.

Il se leva, la salua, ajusta sa casquette de gendarme et franchit la porte sans se retourner. Nicole resta sur le seuil le regardant partir sans véritablement le voir. Son esprit vagabondait et tournait à plein régime. Le tueur avait une vraie volonté de nuire et de le faire savoir, mais pourquoi ? Y avait-il une réelle relation avec cet exemple créé par Simon de Montfort, d'exhiber délibérément ces gens meurtris et déshonorés ?

6

Seule, Nicole ressassait tous ces événements et songea qu'une bonne douche serait une saine récréation dans ce monde terrifiant. Son corps se délectait de la douce caresse que lui procurait l'eau à bonne température, ruisselante sur sa peau. Une pause de bien-être, à la fois tonique et bienfaisante qui la lavait de la barbarie et des relents tenaces de la dépouille du jeune homme. Aspirant à un immense besoin d'air frais, elle revêtit une tenue décontractée : pantalon de toile légère, tee-shirt, baskets, pour une promenade qui atténuerait les effets de cet affreux épisode.

En se remémorant sa jeunesse et les lieux où elle avait l'habitude de se réfugier, elle remonta la grande rue.

— Bonjour Mademoiselle Berthier !

Surprise, elle se retourna. Le lieutenant Béranger sortait du relais Chantoverent.

— Bonjour !

— Vous partez en balade ?

— Je me rendais en bas, près du ruisseau.

— Vous n'avez pas peur de vous promener seule après votre mésaventure ? Il serait peut-être plus sûr que je me joigne à vous. Je peux ?

— Si vous voulez mais ce n'est pas une nécessité absolue, je suis majeure et sachez que j'ai pour habitude de

décider de ce qui est bien pour moi, expira-t-elle en haussant des épaules.

— Ne prenez pas de risques inutiles, soyez raisonnable.

— Franchement, qu'est-ce que je risque, pour l'instant le meurtrier ne semble s'intéresser qu'au sexe masculin, non ?

— Probable, mais sait-on jamais ? Actuellement rien ne prouve qu'il en soit à son premier crime et qu'il ne se cantonne qu'à une sorte d'individus.

— Personnellement j'ai cru que vous alliez classer ce crime dans les règlements de compte maffieux.

— Ce n'est pas aussi simple, l'avenir nous dira si vous avez raison. Où allons-nous ?

— Vous ne lâchez jamais l'affaire ?

— Rarement !

— Puisque vous y tenez, venez voir mon coin de paradis.

Nicole s'engagea sur la pente périlleuse talonnée par Béranger.

— Pour en revenir au sujet qui nous préoccupe dit celui-ci, j'espère que cela sera et restera son seul homicide.

La jeune femme stoppa net sa progression, se retourna et dévisagea le gendarme

— Pourquoi dites-vous cela ?

Le lieutenant la dépassa avant de s'appuyer sur un tronc pour garantir sa descente :

— Sans éléments tangibles je ne peux rien affirmer, néanmoins des situations similaires ont déjà connu des rebondissements, vengeance, tueur en série, la liste est longue et malheureusement incomplète, reste à trouver le mobile qui habite ce malade.

— Vous commencez à me foutre la chair de poule, c'est volontaire votre tactique ?

Ils reprirent leur balade alors que le gendarme répondit :

— Absolument pas, je suis juste réaliste, un type qui met sa victime dans un tel état ne peut être qu'un détraqué d'où mon insistance.

— Je comprends votre raisonnement mais toutes les personnes de la région encourent la même menace.

Un babillage perça l'épaisse végétation, elle reconnut le bruit familier du clapotis de l'eau du petit torrent rebondissant de roche en roche. Ils franchirent les derniers mètres du chemin qui laissaient place au couvert des arbres. Sous l'alcôve des feuillus le ruisseau du Briant était là avec son eau claire et agréablement fraîche. Elle retrouva aussitôt la sérénité, avec ce gaillard qui la sécurisait. Elle l'observait, il n'était pas vraiment beau mais Nicole le trouvait charmant et tellement sûr de lui ! Elle avait bien plus chaud qu'à son habitude. Il remonta légèrement la rivière, marqua un temps d'arrêt aux abords d'une pierre plate, s'arrêta et s'assit contre la roche, l'invitant à en faire de même.

— Écoutez Nicole, cela ne vous dérange pas que je vous appelle par votre prénom ?

— Nullement !

Qu'il l'appelle ainsi la mit en émoi. Il était indispensable qu'elle se ressaisisse. Après quelques mètres parcourus côte à côte Béranger voulant à tout prix convaincre la jeune femme du sérieux de ses dires reprit :

— Nous sommes sur nos gardes, vous aussi prenez des précautions.

Cette dernière phrase la laissa sceptique. L'angoisse refit son apparition. Nicole ne voyait pas ce qu'elle avait

à craindre, personne ne lui en voulait, alors pourquoi serait-elle en danger ? Après tout en dehors de la découverte du corps, elle n'avait aucune raison d'être mêlée à cette sombre histoire.

Le gendarme ajouta d'un air protecteur,

— Vous venez souvent ici ? Seule ?

— Oui et non. Cela dépend de mon humeur, de l'envie du moment. Il m'arrive d'y venir pour le calme, la nature, j'aime m'y ressourcer. Le grand mot à la mode si cela peut vous faire plaisir,

— Je reconnais que goûter aux plaisirs d'un tel lieu est très agréable.

Il resta un moment silencieux et reprit,

— Mais par pitié attendez que l'enquête soit close pour y revenir seule.

— Vous pourriez m'y accompagner et... devenir mon protecteur !

Elle avait balancé cette idée en l'air sans réfléchir, machinalement. Elle enchaîna aussitôt :

— Vous êtes si galant et prévenant, ce sont des qualités qui se font rares !

Les joues de Béranger rosirent légèrement, mais il reprit très vite son aplomb et confirma que c'était uniquement pour sa sauvegarde.

— Vous êtes surprenante Nicole.

Il la dévisagea avec insistance

— Remontons à présent, voulez-vous ?

Sans s'opposer à sa décision, elle lui emboîta le pas avant de se séparer au bout de la Rue des Remparts. Il repartait vers sa brigade et elle vers son domicile. La jeune femme resta cependant dubitative en ce qui concernait le risque présumé encouru. Le lieutenant avait-il voulu lui mettre la pression ? Profiter de la situation pour

tenter de se rapprocher d'elle afin de la séduire ? Elle n'était pour autant pas hermétique à une douce aventure. Rêveuse, elle arriva à son domicile alors qu'une petite voix intérieure lui suggéra de cesser de se faire des films et si elle avait la tête dans les nuages, elle n'en avait pas moins les pieds sur Terre. C'est ainsi qu'elle referma soigneusement sa porte à double tour, sait-on jamais.



De retour à la brigade, Avenue de Homps, Béranger demanda à Herbert de le rejoindre dans son bureau.

— Vous m'avez fait demander mon Lieutenant ?

— En effet, il est de temps de faire un premier point sur la situation, qu'en dites-vous ?

— En fait de premier point nous venons de recevoir une précieuse information. Information qui, par chance, concerne notre mort. Grâce à un petit délit nettement plus ancien, ce cadavre, enfin ce jeune homme a pu être identifié. C'est le fils Andreu, Erwan Andreu. Ses parents demeurent à la Caunette, en sortie du village. Ce n'est pas bien loin de Minerve, une dizaine de kilomètres par la D10.

— Bizarre ce nom Erwan Andreu, vous ne trouvez pas ?

— Sa mère est Bretonne et son père Catalan, d'où cette disparité nominale.

— Bien, qu'avait-on à reprocher à ce jeune ?

— Oh, peu de choses. Juste un ancien petit trafic local de cannabis, de très faibles quantités, mais tout de même, il était connu de nos services

— Et en dehors de ça ?

— Rien ! Mais je continue mes recherches, il n'est pas mort avec une telle mise en scène pour des prunes !

— Probable que l'on n'ait vu que la partie visible de l'iceberg. Grattez Herbert, grattez, Il nous faut du résultat !

— Comme vous y allez, je n'ai que deux bras !

— J'en ai conscience. Que voulez-vous, la hiérarchie va nous mettre la pression, alors nous n'avons pas d'autre choix !

— Bien, comme vous dites, je vais gratter.

Nicole, intriguée par la similitude avec l'épisode cathare, avait repris l'ouvrage de son père. Elle s'y était replongée afin d'assouvir son esprit torturé, par les sévices infligés à cette malheureuse victime pareillement à la façon dont Simon de Montfort avait traité et mutilé les Cathares, jugés hérétiques par l'Église Romaine. C'était tout simplement monstrueux ce défilé d'hommes défigurés, errant de village en village, exposant le sort réservé à ceux qu'on appelait *les Parfaits*. Comme l'indique ce manuscrit, ils étaient désignés comme Cathares par les ennemis de ce mouvement, du grec *katharos* signifiant *pur*.

Après avoir parcouru une centaine de pages, la jeune femme n'était pas plus avancée. Aucun indice véritable et fiable en liaison avec cet assassinat. Était-ce raisonnable de voir un lien entre cet horrible meurtre et les pratiques sanguinaires de ce Simon de Montfort ? Pouvait-on prendre cette piste au sérieux ? Ce qui était certain c'était cette volonté de faire découvrir le cadavre dans une mise en scène macabre. Fallait-il y voir un cruel avertissement destiné à un tiers ?

La jeune femme pensa également aux trois singes qui évoquent le secret du bonheur : « *Ne pas voir le Mal, ne pas entendre le Mal, ne pas dire le Mal* ». Dans ce cas, on s'inscrirait dans la logique d'un triple meurtre dont le premier correspondrait au précepte de ne pas voir le mal.

Mais alors cela sous-entendrait qu'un prochain cadavre devrait être découvert avec les oreilles coupées avant d'en trouver un troisième avec la langue arrachée ! Quelle morbide perspective !

Pour tenter d'être plus rationnelle dans ses réflexions, elle décida d'imiter la technique des enquêteurs des feuilletons télévisés, une feuille de papier au mur, un feutre, à côté, un plan de la région pris dans le calendrier de La Poste.

Sur la carte, une punaise verte sur Minerve, une rouge sur l'emplacement du corps.

En haut de sa feuille dans un angle, elle inscrit :

- Meurtre.
- Homme jeune.
- Transporté, sans traces significatives, puis exposé contre un arbre.
- Mutilation des yeux.
- Liaison probable avec le Catharisme.
- Les trois singes.

Finalement elle n'était guère satisfaite de son idée. Elle constata qu'elle n'avait noté que des évidences.

8

Confortablement allongée sur son lit, Nicole avait un livre à la main et pas n'importe lequel, l'histoire des Cathares écrit par Michel Roquebert, couvrant plus de trois siècles, contant l'hérésie, sa nature, le contexte, son essor dans l'Europe de l'époque et les raisons de son développement.

Sa curiosité avait été éveillée, elle comptait sérieusement approfondir le sujet. Redevenue sereine la jeune femme dévorait le bouquin sous la lumière tamisée que diffusait la lampe de chevet. De plus en plus intéressée, elle avalait fébrilement les pages lorsqu'un faible bruit, presque inaudible, mais répété venant de l'entrée la stoppa dans sa lecture. Elle resta aux aguets mais tout demeurait serein. S'était-elle trompée ? Son imagination lui jouait-elle des tours ?

Il se passa plusieurs minutes avant que ne recommence ce grincement qui la fit se redresser sur son lit. Elle prêta l'oreille et en déduit que l'on tentait d'ouvrir discrètement sa porte. Elle se releva et mit pied à terre, le tout sans bruit s'obligeant à calmer sa respiration alors qu'elle avait l'impression qu'on pouvait entendre battre son cœur. Sa salive se bloquait dans sa gorge, elle demeura ainsi, tous sens en éveil, téléphone en main.

Le bruit cessa de nouveau et le calme semblait revenu. Attendant plusieurs minutes, délicatement elle se leva, éteignit la lumière, se rendant invisible de la rue par

la fenêtre dépourvue de volets. En écartant prudemment le rideau, elle inspecta ce qu'elle pouvait voir de l'extérieur. Seule la rue éclairée par la lune apparaissait sans âme qui vive.

Elle patienta, anxieuse, sa main lui faisait mal. Elle se rendit compte qu'elle serrait tellement son portable que ses jointures devenaient douloureuses. Elle aurait bien voulu s'assurer que la ruelle soit totalement vide, mais sortir c'était s'exposer. Qui cela pouvait-il bien être et que lui voulait-il ? N'étant aucunement rassurée par ce nouvel événement, elle fut tentée d'appeler la gendarmerie pour leur faire part de l'incident et de ses inquiétudes, mais la peur du ridicule l'en empêcha. Une dizaine minutes plus tard, elle décida d'aller se coucher abandonnant pour ce soir toute idée de lecture. Le sommeil n'était pas au rendez-vous d'autant plus que les mises en garde de Béranger lui revenaient en mémoire, ce qui n'arrangeait pas les choses. L'angoisse s'amplifia et les craintes d'un mauvais scénario à son encontre se faisaient de plus en plus tangibles.

Pour ajouter à cette ambiance effrayante, la tramontane venait de se lever. Elle faisait vibrer les toitures et les arbres. En temps normal, Nicole aimait écouter les bruits que provoquait le déchaînement des éléments, mais ce soir, bien calée au fond de son lit, c'est la trouille au ventre qui l'emporta.

Les yeux grands ouverts, roulant de droite à gauche, elle tenta par tous les moyens de se calmer. Elle se demanda alors pourquoi diable n'a-t-elle jamais posé de volets sur ses fenêtres ? Elle se sentirait probablement plus protégée ! Les heures de la nuit s'égrenaient lentement à l'affût du moindre bruissement.



Les yeux alourdis par le manque de sommeil, Nicole se tourna dans son lit pour voir l'heure affichée sur le réveil. Elle fit un bond : dix heures ! Le soleil pénétrait dans la pièce par la fenêtre. Elle se frotta les yeux et s'étira longuement, tout en bâillant.

Une fois levée, elle mit la cafetière en route, et, alors qu'elle se dirigeait vers la salle de bains pour prendre une douche, un bruit violent la fit tressaillir. Ce choc venait de la porte d'entrée. Prenant un peignoir, elle ouvrit avec mille précautions l'huis, mettant son pied derrière, au cas où il faudrait la refermer d'urgence.

À sa grande surprise il n'y avait rien, ni personne. Curieuse, elle s'avança sur la première marche, seule une petite masse de papier était en bas du perron. S'assurant la sécurité des abords, elle descendit et ramassa une boule dure et informe avant de regagner son logement en toute hâte.

À l'abri, elle s'enferma à double tour.

À la gendarmerie d'Olonzac, Béranger harcelé par ses supérieurs n'en finissait pas de tourner en rond, allant de sa carte murale de la région à ses archives, au rapport d'autopsie essayant de trouver un élément concret et positif. Tout comme Nicole, il se heurtait aux mêmes évidences. Devant se rendre à Montpellier au groupement de Gendarmerie de l'Hérault comme chaque trimestre, il n'eut pas le temps de pousser davantage ses recherches. Il sauta en quatrième vitesse dans une voiture de fonction en lançant au gendarme de l'accueil :

- Je file à Montpellier, réunion trimestrielle !
- C'est noté.

Pendant ce temps Herbert toujours à la recherche d'un mobile, d'une relation de cause à effets, se noyait dans les documents d'archives. Une lueur fit soudain briller son regard. Il venait d'avoir une illumination Il tenait un début de piste et s'apprêtait à avertir le lieutenant de sa découverte lorsqu'il fit un pas en arrière : avant tout, revérifier et s'assurer de la vraisemblance de ses constatations, surtout ne pas se précipiter et éviter dans l'engouement de la découverte de se fourvoyer.

Il reprit laborieusement ses conclusions qui ne pouvaient tenir ni du hasard ni d'une pure coïncidence. Cela collait en tout point, il en était maintenant certain.



Le gendarme Herbert après s'être maintes fois assuré de ses sources et la validité des renseignements obtenus en avait conclu qu'il s'agissait bien d'une vengeance. Fort de sa découverte, il se dirigea fébrilement vers le bureau du lieutenant qu'il trouva désert. À la réception, le jeune stagiaire lui apprit le motif de l'absence du responsable du poste :

— Merde, je l'avais oublié cette putain de réunion !

Il se résigna à attendre son retour. Toutefois cela lui laissait un délai supplémentaire pour corroborer un point important sur les lieux du crime et faire un détour chez Mademoiselle Berthier.

Prostrée sur une chaise, Nicole inspectait sans comprendre cet étrange amas de papier qu'elle avait posé sur la table. L'ensemble était assez lourd, elle n'arrivait pas à se décider à déballer l'objet. Ces dernières quarante-huit heures, avaient fait basculer ses vacances dans un cauchemar. Ce repos qui aurait dû lui être salutaire se transformait en une hallucination invraisemblable. Elle ne comprenait plus rien et avait beaucoup de mal à admettre cette réalité et surtout son implication.

Ces derniers événements laissaient supposer qu'elle était en cause. Quelle pouvait être sa relation avec cette affaire ? On s'en prenait maintenant à sa personne. Qui pouvait lui vouloir du mal ? Y avait-il un motif en rapport avec son travail ? Guère envisageable, pas d'ennemi, simplement de la concurrence. C'était le flou le plus total, elle nageait en plein brouillard Londonien. Finalement, elle se décida à ouvrir le paquet en commençant par défaire délicatement le papier qui l'enveloppait. Lorsqu'enfin elle termina son déballage, quelle ne fut pas sa surprise de découvrir que le contenu du mystérieux paquet n'était autre qu'un morceau de brique, un simple fragment rougeâtre.

Pourquoi avoir jeté ce débris contre sa porte ?

C'est à ce moment qu'elle s'aperçut que le papier était un morceau de journal où il y était relaté le crime dit de Minerve. En dépliant cet extrait du Midi Libre,

elle remarqua cette phrase écrite en travers : *Moris pas jamai que lo pus malaut*². Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Non seulement c'était incompréhensible mais en plus les lettres étaient en rouge comme le sang, tracées avec un graphisme grossier tel celui d'un gamin. Ne comprenant pas le sens de ce qui était écrit, elle n'en demeurait pas moins effrayée. Stupéfaite et inquiète elle reposa l'ensemble sur la table ne comprenant ce qui lui arrivait. Cette situation n'avait aucun sens.

Soudain, on frappa lourdement à la porte. Alarmée, elle se mit à trembler. Mais le visiteur insista. Elle s'avança et demanda d'une voix mal assurée,

— Qui est là ?

Elle fut rassurée lorsqu'elle reconnut la voix de l'adjudant-chef Herbert et s'empressa d'ouvrir avec une mine décomposée qui en disait long sur son désarroi.

— Bonjour adjudant-chef, heureuse de vous voir !

— Je n'en avais pas l'impression. À votre tête je dirais que vous n'allez pas bien !

— Je suis encore sous le coup de ce qui vient de m'arriver !

La jeune femme s'effaça pour laisser entrer son visiteur et lui désigna une chaise sur laquelle il prit place, se retrouvant ainsi face à son interlocutrice.

Herbert posa sa serviette au sol, contre le pied de la chaise et dévisagea la jeune femme à son insu. Il fallait reconnaître qu'elle était très agréable à regarder, mais bien trop jeune à son goût. Il se dit « *si seulement j'avais vingt ans de moins !* ».

La brique posée devant lui la ramena à la réalité.

² Il ne meurt jamais que le plus malade.

— Voilà ! Ce débris enveloppé dans ce morceau de journal a été lancé contre ma porte ce matin.

— Ce matin ?

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-elle.

— Quoi d'autre ?

— Regardez cette feuille du Midi Libre, on y a griffonné ce truc complètement incompréhensible.

L'adjudant-chef prit le morceau de journal et lut à voix haute : *Moris pas jamai que lo pus malaut*. Il releva la tête et déclara :

— Il n'y a rien d'incompréhensible là-dedans Mademoiselle Berthier, c'est tout simplement rédigé en occitan.

— Et ça veut dire quoi ?

— Il ne meurt jamais que le plus malade, c'est un proverbe qui signifie que dans les troupes c'est toujours le plus malade qui meurt en premier, souvent le plus faible.

— Et on me balance une pierre dans le but de me faire parvenir ce message ? Mais c'est quoi le but ? Je ne comprends pas.

— Moi non plus Mademoiselle Berthier, ce qui nous fait une énigme supplémentaire à résoudre ! Eh ben dites donc je ne suis pas près d'avoir le loisir de tailler mes rosiers, moi, à ce rythme-là ! Mais revenons à nos moutons. Quand avez-vous été réveillée par ce jet de pierre ?

— Je n'ai pas été réveillée, je ne dormais plus. Hier soir, on a tenté d'ouvrir ma porte.

— Par effraction ?

— Non la poignée tournait très doucement. J'en ai reconnu le bruit et cela par deux fois, peut-être trois, je ne sais plus. J'ai eu très peur !

Herbert paraissait sceptique. Il se caressait le menton, simple habitude sans doute liée à la réflexion du moment. Sortant de sa méditation il lui fit part de son scepticisme.

— Curieux tout de même ! Apparemment un individu semble vouloir vous impliquer, mais pourquoi ? Avez-vous une idée de ce l'on veut insinuer par ce message en occitan ? Pourquoi vous l'adresser personnellement ?

— Vous en avez de bonnes, vous ! Je ne sais ni lire ni écrire cette langue régionale ! Je n'ai aucune explication. Je n'habite pas la région, je n'y suis que pour mes congés. Je ne vois pas ce que je viens faire dans cette histoire macabre. Certes j'ai découvert incidemment ce corps. Il était exposé à la vue de tous. J'ai témoigné, ce qui est logique.

— Avez-vous connu, il y a une dizaine d'années un certain Pierre Basconna ?

— Non, je ne vois pas. Ce nom ne me dit rien. D'où était-il ?

— De Azillanet. Du moins ses parents y résident toujours.

— Je ne vois pas le rapport avec le meurtre. Pouvez-vous être plus clair ?

— Malheureusement non. Mais dès que ce sera possible je vous tiendrai informée.

De nouveau on frappa à la porte. Nicole s'apprêta à quitter la table pour aller ouvrir lorsque l'adjudant la stoppa dans son élan pour se lever et lui dit :

— Laissez, j'y vais !

Il se dirigea vers la porte, en ouvrit le battant. Ils furent tous deux surpris de constater que Béranger se tenait en bas des marches.

— Mon Lieutenant ? Herbert décontenancé bredouilla et finit par lui dire : je voulais vous voir pour vous parler au plus vite mais vous étiez déjà parti pour Montpellier.

— Je suis là, mais pourquoi vous êtes venu voir Ni..., Mademoiselle Berthier ?

— Simple vérification. Nous en reparlerons à la brigade, si vous le voulez bien.

— Donc à toute à l'heure Herbert.

Le subalterne comprit qu'il devait se retirer, ce qu'il fit sans se faire prier après avoir ramassé sa serviette et salué Nicole.

Sitôt la porte refermée, le gradé s'installa à la table, face à la maîtresse des lieux. Il la dévisagea et la trouva lui aussi très ravissante. Déshabillée par ce regard, Nicole semblait amusée et confuse à la fois. Pour couper court à cette inspection, elle désigna du doigt la brique et le journal.

— Vous avez une idée du petit plaisantin qui s'amuse à me mettre la pression en me foutant la trouille ?

— Montrez voir.

Délicatement, dans son porte-documents, il prit un sac plastique et y glissa l'ensemble, tout en demandant qui a touché à cela.

— Moi et votre adjudant. Pourquoi ?

— Pour d'éventuelles empreintes. Racontez-moi !

Nicole reprit son histoire d'un ton exaspéré, en mentionnant la tentative d'intrusion.

— Vous dites hier soir ?

— C'est bien cela !

— Vous n'avez pas d'autre endroit ou loger, amis, famille ?

— Si, mais à Paris, mais j'ai interdiction de m'éloigner de Minerve, rappelez-vous ! Vous me l'avez imposé, et puis il ne me reste plus que dix jours de congé !

— J'en prends bonne note et ferai en sorte de ne pas vous créer d'autres ennuis. Juste une dernière question. Connaissez-vous la famille Basconna ?

Nicole éclata de rire au grand étonnement de Béranger.

— Vous êtes pas mal dans votre duo !

— Que voulez-vous dire ?

— Vous venez de me poser pratiquement la même question que votre collègue !

— Parce qu'il vous a déjà demandé si... ?

— Hé oui, déjà.

— Mais comment savait-il ? Nous ne nous sommes pas concertés.

— Alors là, excusez-moi, je ne suis pas voyante !

— Je ne vais pas vous déranger plus longtemps, mais effectivement nous avons besoin d'en débattre. Herbert, enfin l'adjudant-chef Herbert, en mon absence a sans doute dû découvrir quelque chose de sérieux, un indice plausible sans doute. Fermez bien votre porte. Si vous le pouvez caler une chaise derrière la poignée, je vais vous montrer.

Joignant le geste à la parole, il lui expliqua la technique qui consiste à bloquer la porte à l'aide d'une chaise. Il la salua, prit son porte-documents et quitta la maison.

Suivant son conseil, Nicole bloqua la porte d'entrée. Tout en se préparant un œuf au plat elle repensa à sa journée et constata qu'elle n'était pas sortie de chez elle, elle qui avait tant besoin de s'aérer ! C'était décidé, dès

demain elle s'échapperait de ce pesant contexte ; sortie et ravitaillement s'inscrivirent au programme, ce qui l'obligerait à aller à Narbonne, lieu de prédilection où elle renouait avec la ville et ses commerces. Minerve c'était beau et agréable, mais un peu perdu. Il y avait bien Saint Pons de Thomières, plus près que Narbonne, mais cette virée l'éloignera de Minerve et lui changera les idées. Du moins l'espérait-elle !

De son côté, Herbert, arrivé à la gendarmerie, attendait fébrilement son supérieur. Pour se calmer il reprit les dossiers, les classa dans l'ordre et pianota sur son ordinateur à la recherche d'éléments complémentaires. Ne voyant pas les aiguilles tourner, il fut surpris lorsque Béranger entra dans son bureau de retour de Minerve :

— Alors mon vieux, du nouveau ?

— Bonjour mon Lieutenant, ne restez pas debout. Asseyez-vous, j'ai effectivement trouvé quelque chose d'intéressant !

Béranger se mit de biais sur la chaise, pour avoir un œil sur l'écran de l'ordinateur et pouvoir débattre avec son subalterne.

— Vous me faites languir !

— À partir du patronyme du mort, Andreu, j'ai repris les archives sur une dizaine d'années. Je me suis aperçu que lui et un certain nombre d'autres jeunes ont été mêlés à un drame.

— Basconna !

— Exactement ! Il reste à retrouver les participants de cette descente aux enfers. D'après le rapport de l'époque, un jour d'été, une bande de jeunes s'est réunie dans la gorge de la Cesse. Cela se déroulait sous le tunnel naturel le plus éloigné de Minerve. Le but était d'y passer une soirée cool, feu de bois, alcools et malheureusement drogue. D'après l'enquête de l'époque, les

drogues se limitaient essentiellement à l'ecstasy et au cannabis. Les ennuis sont survenus par l'arrivée d'un jeune de Béziers, Pierre Hortevent qui était le petit ami d'une des filles de la bande. Il consommait et dealait des produits hautement plus agressifs et c'est à compter de ce moment que l'affaire se complique.

— Alors c'est une histoire de règlement de compte entre dealers !

— Pas tout à fait, je peux continuer ?

— Vous devenez intéressant !

L'adjudant se cala dans son fauteuil pour développer la suite. Il avait conscience d'avoir été subtil, ce qui flattait son ego.

— Donc pour revenir à cette précédente enquête, c'est Basconna qui aurait voulu prendre le méga shoot et montrer à ses potes qu'il en avait.

— Les gosses ont des jeux idiots ils auraient pu aussi bien jouer à la roulette Russe.

— Les jeunes l'ont laissé dans son paradis artificiel et ils ont repris leur soirée d'alcool et pétard sans s'apercevoir que Basconna n'allait pas bien du tout. S'en est suivie une perte de connaissance, coma et il serait mort asphyxié par son propre vomi.

— On possède la liste de ces gamins ?

— Quasiment il semblerait que certains soient partis avant le décès de Basconna. On n'a jamais pu véritablement connaître les absents. Les jeunes sont toujours restés solidaires.

— Sombre histoire mais où cela nous mène-t-il ?

— Je ne sais pas vraiment. Le père avait juré de venger son fils, une jeune fille quelque peu amoureuse de Basconna avait aussi proféré des menaces. Un oncle

avait clamé, « *si je le tiens au bout du fusil, je n'hésiterai pas* ». Maintenant il va falloir faire le tri et aviser.

— Une chose m'échappe, Erwan Andreu faisait partie des participants comme d'autres, et c'est lui qu'on a tué alors qu'il n'était pas l'instigateur du pari. C'est Hortevent qui aurait dû être assassiné.

— C'est vrai que ce n'est pas logique.

— Nous devons retrouver la liste complète des participants à cette soirée et revoir leurs versions.

— D'accord avec vous.

— Ensuite, le père doit être entendu. Même chose pour ceux qui auraient proféré des menaces, la fille et l'oncle. Élargir la recherche au niveau de toute la famille. Allez savoir, s'il s'agit d'une vendetta il faut fouiller au sein même de la famille.

— Du boulot en perspective !

— Certainement. Mais à partir de ce soir, débriefing de la journée avec tout le personnel concerné, je ne tolérerai pas d'autres erreurs de concertation, il faut montrer au proc que nous avons l'affaire en mains, je n'ai pas envie d'en être dessaisi et finir ma carrière dans une gendarmerie au fin fond de la brousse. Alors remuons-nous, répartissez les tâches au plus vite, nous avons du pain sur la planche !

— Je termine d'étudier les rapports de l'équipe cynophile et du ratissage des lieux. Quant au doc il doit approfondir un point et nous en communiquer le résultat dans la journée.

— Très bien pour le moment on a peu d'éléments positifs. Seuls les chiens ont suivi une trace menant à un véhicule équipé de pneus entièrement lisses ou couverts d'une enveloppe type chaussette de neige, pas la moindre empreinte exploitable ! Allez, c'est parti !

Béranger regagna son bureau et se saisit du téléphone.

— Mademoiselle Berthier ?

— Bonjour Lieutenant, ne deviez-vous pas m'appeler par mon petit nom ?

— Effectivement, donc bonjour Nicole.

— Auriez-vous enfin de quoi me rassurer ?

— Non, mais est-ce que les noms de Basconna, Hortevent ou Andreu, vous disent quelque chose ?

— Depuis que vous m'avez parlé de Basconna, hier, un vague souvenir m'est revenu en tête.

— Ah, et lequel ?

— Je crois avoir entendu ce nom à l'époque quand j'avais à peine vingt ans, j'en avais parlé avec mon père. Il me semble que ce nom avait été mêlé à une affaire de stupéfiant qui avait fait un mort. C'est bien à cela que vous faites allusion ?

— Tout à fait. Vous aviez le même âge à l'époque, aussi auriez-vous des détails autres que ceux qui ont été révélés par la presse ?

— Je ne vois pas, c'est une histoire lointaine. Cependant, si d'autres souvenirs me reviennent je vous appellerai, promis. Je vous laisse, je dois aller faire quelques courses à Narbonne.

— Je ne vous retiens pas plus, passez une bonne journée Nicole.

— Merci, à bientôt.



La sonnerie de son portable déranger Béranger, absorbé par ses recherches :

— Allô !

— Salut, c'est Stéphane, tu vas bien ?

— Toujours mieux que tes patients ! Qu'as-tu de beau pour moi ?

— Figure-toi que ton gugusse, avant d'être mutilé, est mort d'un arrêt cardiaque dû à une surdose d'héroïne.

— Ça conforterait l'idée d'une vengeance relative à une affaire vieille de dix ans.

— Tu auras le rapport détaillé dans la journée. Je dois te laisser, j'ai un autre client qui va refroidir dans la salle d'attente !

Le gendarme raccrocha, le visage fermé. S'il s'agissait bien d'une vendetta, Hortevent était en danger.

Un beau soleil de fin juin inondait les rues calmes de Narbonne la ruée estivale n'ayant pas encore empli ses artères. Aussi, la jeune femme savourait sereinement le lèche-vitrines sans réaliser d'achats systématiques errant au hasard des allées commerçantes à l'affût de l'éventuelle bonne affaire.

Elle finit sa matinée aux halles, chez Bébelle, restaurant réputé pour ses viandes, frites et service hors du commun qui avaient fait sa renommée. Il y régnait une ambiance particulière, dans un cadre peu banal. Dans les allées un brouhaha assourdissant, mais également des senteurs et des échanges amicaux spontanés offraient un dépaysement de quelques heures.

Elle prenait son temps, dégustait, sirotait cet instant privilégié contemplant la foule bigarrée. Après le repas, elle se dirigea vers les berges du canal de la Robine pour profiter de l'agréable fraîcheur des platanes qui se miroitent dans l'eau et apaisent les promeneurs, s'arrêtant quelques instants devant les péniches multicolores habitées, amarrées aux quais.

L'esprit vidé, la journée s'était écoulée bien trop vite à son goût, il lui fallait hélas s'en aller. À la sortie de Saint Marcel d'Aude, en recoiffant une mèche qui la gênait, elle remarqua dans son rétroviseur, une voiture au loin. Au carrefour de la route principale de Béziers à Carcassonne, la voiture en question apparaissait toujours dans son rétroviseur. Simple coïncidence pensa-t-elle. En

se remémorant les incidents de ces derniers jours, l'inquiétude commença à l'envahir progressivement. Ainsi, à Aigues Vives, le véhicule bleu continuait de la suivre, tout en restant à distance respectable, ce qui avait pour effet de décupler son anxiété. Et s'il s'agissait du tueur ? La pauvre femme n'en menait pas large. À la sortie du village, le chauffeur prit la même direction. Que la voiture puisse se rendre de Narbonne à Minerve par le même trajet, la chose pourrait rester banale. Mais que la distance entre les deux véhicules soit visiblement maintenue c'était plutôt inquiétant. Nicole commençait sérieusement à paniquer et accéléra avant d'arriver à La Caunette.

Toujours présent, le suiveur, ajusta son allure pour maintenir le même écart provoquant une crise de panique chez la jeune femme. Affolée, elle tenta de saisir son téléphone pour appeler le lieutenant. Hélas, il tomba sur la moquette côté passager. Elle augmenta de nouveau son allure, tentant de semer l'intrus lorsqu'à l'embranchement de la Caunette, elle s'aperçut que la voiture venait de bifurquer et de s'arrêter. Tu deviens parano, il va falloir te calmer !

Elle fila garer sa Peugeot 308, sortit ses emplettes, récupéra son portable et prit le chemin menant au centre du village. Marchant d'un bon pas, elle inspecta les abords de sa maison avant d'y entrer et de refermer sa porte. Pour plus de sécurité, elle poussa le vieux verrou et vérifia ce dernier à deux fois. Elle se remémora le conseil de Béranger et cala une chaise contre la poignée.

Ouf ! Quelle journée songea-t-elle, en posant ses affaires sur la table

Herbert s'attela à retrouver Hortevent. Ses antécédents judiciaires de dealer lui facilitèrent les choses pour avoir sa dernière adresse connue. *Hortevent, Avenue de Saint Chinian à Assignan.*

Il ne restait plus qu'à lui rendre une petite visite. L'adjudant demanda au Brigadier Sancoins de l'accompagner. Ils filèrent en direction de Assignan. Sancoins au volant, dit à l'adjudant :

— Ce sac de nœuds irrite le chef et ça va finir par nous retomber dessus Je ne me vois pas faire la circulation des chameaux dans le Ténééré !

— Couillon va ! T'inquiète, on ne règle plus le trafic dans le désert, ils ont mis des ralentisseurs.

Ils arrivèrent en vue de la résidence. Une glycine rampait le long de la façade de la vieille bâtisse. Herbert frappa à la porte, pas de réponse, tambourina vigoureusement sans plus de résultat. Alors que les deux hommes s'apprêtaient à tourner les talons, un bruit de serrure venant du portillon voisin attira leur attention. Une dame pointait le bout de son nez. Elle eut un mouvement de recul en apercevant les uniformes. Herbert l'interpella.

— Madame, Madame ! S'il vous plaît !

La dame s'avança dans l'embrasure :

— Savez-vous si Monsieur Hortevent est là ?

— Ben, pas en ce moment. Cela fait deux jours que je ne l'ai pas vu. C'est bizarre habituellement il me pré-

vient pour que je prenne soin de sa chatte. Cette fois-ci il ne m'a rien demandé.

Les visages des gendarmes se fermèrent. Ils trouvaient cette situation inquiétante.

— Merci Madame. Si vous avez des nouvelles, prévenez-nous immédiatement, c'est important.

— Rien de fâcheux au moins ?

— Non, non, rassurez-vous. Au revoir, merci madame.

— Au revoir Messieurs.

En se réinstallant dans leur véhicule, ils se regardèrent et Sancoins dit à Herbert.

— Ça ne sent pas bon. Tordue cette histoire.

— T'as raison, il faut prévenir Béranger au plus vite. Autrement on va encore ramasser un savon.

Joignant le geste à la parole il appela son supérieur.

— Mon Lieutenant, nous sommes au domicile d'Hortevent, qui est actuellement absent depuis au moins deux jours, ce qui inquiète fortement la voisine car habituellement lorsqu'il part il lui confie le chat et là, il ne l'a pas fait.

— Putain, ça sent les emmerdes, glanez-moi des infos sur Hortevent, boulot, banque, relevé téléphonique, amis ! Il doit bien être quelque part Il faut le localiser c'est impératif ! !

— Bien patron On se voit ce soir comme prévu pour votre débriefing machin.

— Débriefing, bordel ! Débriefing !

— Ah oui !



Béranger avait rapidement localisé les parents de Pierre Basconna à Aigues Vives. Il se fit accompagner par le brigadier-chef Durosier pour relire durant le trajet les dépositions faites à l'époque. Il posa le doigt sur la sonnette mais avant qu'il n'ait eu le temps d'enfoncer le bouton la porte s'ouvrit. Surpris, il fit un bond en arrière :

— Bonjour Messieurs, justement je comptais vous appeler, mais comment avez-vous su ?

— Su quoi ?

— Le vol de ma voiture. Elle a été volée entre samedi soir et ce matin dans mon garage que je ne ferme pas puisqu'il y a le chien, alors je ne me méfie pas.

— Expliquez-nous !

— En ce qui concerne la voiture, les clés sont dans le garage, planquées derrière une étagère. Le chien, qui est dehors, n'a pas aboyé. Étrange quand même, ce n'est pas son habitude. Dès qu'il vient un étranger, il gueule, il faut le faire taire. Et là, rien !

— Et vous vous en apercevez que maintenant ?

— Je m'en sers rarement, on utilise généralement celle de ma femme qu'elle gare sous l'appentis devant mon atelier.

— Vous portez plainte ?

— Bien sûr. J'allais vous téléphoner et vous êtes arrivés. Je ne peux pas me rendre au commissariat, faute de voiture. Comment je fais, moi maintenant ?

— Qu'aviez-vous comme véhicule ?

— Une Lancia de 1995 Immatriculée 1782 TL 11, bleu cobalt. Enfin soutenu, assez foncé.

— Passez à la gendarmerie pour porter plainte et déclarer le vol à votre assurance.

— Les assurances ? Ça me fera une belle jambe ! Elle n'était pas jeune ma voiture. Ils ne feront rien pour m'indemniser. De toute façon avec les assurances, on en est toujours de notre poche.

— Vous suspectez quelqu'un ?

— Non, vraiment pas !

— Mais qui savait où vous mettiez les clés ?

— Personne en principe n'était au courant, sauf ma femme. Sinon vous veniez pourquoi exactement si ce n'est pas pour le vol de ma voiture ?

— Je me présente, Lieutenant Béranger et voici le brigadier-chef Durosier. Nous avons quelques questions à vous poser en rapport aux derniers événements. Vous avez dû en entendre parler dans la presse, un corps a été découvert sur Minerve.

— Et qu'ai-je à voir avec ça ?

— Ce meurtre, du moins son mobile apparaît comme une vengeance qui...

Basconna le coupa dans son élan :

— Stop ! Je vois où vous voulez en venir. Il est certain que dans la douleur et sous le coup de la colère j'ai proféré des menaces, je l'admets. Mais cela fait dix ans que notre fils est décédé. La peine et la douleur sont toujours présentes mais la rancœur a cessé. Croyez-vous que j'eusse besoin d'attendre dix ans pour venger mon enfant ? Non, ce serait aberrant ! Je n'y suis pour rien, croyez-moi ! C'est assez dur de remuer le couteau dans la plaie, alors s'il vous plaît, laissez-moi en paix avec ma triste réalité.

Béranger l'avait laissé parler. Il paraissait évident que cet homme souffrait. Néanmoins il pouvait très bien être l'assassin ou l'instigateur. Laisser passer le temps pour se venger. C'était aussi une probabilité.

— Je compatis, néanmoins je suis dans l'obligation de vous demander votre emploi du temps.

— Nous devons vérifier toutes les hypothèses ! Ajouta Durosier.

— Je n'ai rien à voir dans cette affaire, mais je comprends. En dehors de samedi où je suis allé à Narbonne, je n'ai pas bougé de la maison. Depuis, j'ai bricolé à mon domicile ma femme pourra vous le confirmer.

— Nous vérifierons. C'était votre seul enfant ?

— Non, nous avons également une fille, Nathalie.

— Elle n'est pas... ?

— Décédée, non. Après l'enterrement de son frère, avec lequel elle était très proche, elle a quitté la France et est partie s'installer au Canada. C'est là qu'elle s'est mariée. Du moins je crois.

— Pourquoi cette incertitude sur son mariage et pourquoi en parler au passé ?

— Parce qu'après son départ, au tout début, nous avons eu quelques nouvelles. Très brèves, cela n'a pas duré. Et puis plus rien. C'est une de ses anciennes amies qui nous a avertis qu'elle se serait mariée et établie au Québec.

Ses yeux s'assombrirent

— Votre fille n'a pas cherché à vous joindre, ne serait-ce qu'un appel, un mot ?

— Non depuis c'est le néant.

— Merci pour ces précisions. Nous n'allons pas vous importuner plus longtemps. Ah, un dernier point. Votre épouse travaille toujours à la mairie d'Olonzac ? ?

— Oui, oui, elle y est toujours.

— Pensez à porter plainte pour le vol de votre véhicule !

— Évidemment !

— Très bien, je vous remercie et je vous souhaite une bonne journée.

Basconna resta un long moment sur le pas de la porte en les regardant regagner leur véhicule. Il restait seul avec son désespoir.

Après avoir démarré, l'officier de gendarmerie dit à son subalterne :

— On file au centre social d'Olonzac, nous devons entendre sa femme, il est préférable de vérifier le plus rapidement possible l'emploi du temps de son mari.

— Bien vu la disparition de la voiture, juste au moment opportun ! Lança Durosier en montant dans le véhicule de fonction Peut-être avait-elle des traces révélatrices et il fallait la faire disparaître !

— Plausible comme déduction mais la vie est faite de circonstances pas forcément favorables donc on cherche des preuves avant de spéculer, compris !

— Ouais, ouais n'empêche ça me chiffonne, boss !

Arrivés devant la place de l'Hôtel de ville, Béranger s'adressa à son subalterne :

— Je file chercher Madame Basconna.

Yvette Basconna arriva et blêmit à la vue du lieutenant, redoutant en un instant un drame. Béranger la rassura Il avait juste besoin de lui parler en privé, mais rien de grave. Momentanément tranquilisée, elle le suivit dans une salle vide de la mairie.

Durosier assista à l'entretien.

— Prenez place, je suis navré de vous déranger durant vos heures de travail. J'aurai besoin que vous confirmiez l'emploi du temps de votre mari.

— C'est à cause du vol de sa voiture ?

— Non, non pour tout autre chose nous avons besoin de renseignements pour une enquête en cours.

— Il est accusé de quelque chose ? Par quelqu'un ?

— Pas pour le moment du moins, mais pour ôter tout soupçon veuillez nous dire où était votre époux du samedi soir au dimanche.

— Le samedi ? Ben... Nous avons passé la journée sur Narbonne Nous sommes rentrés vers les 21h dans ces eaux-là et puis on a passé la fin de la soirée devant un film. Le dimanche nous ne nous sommes pas quittés de toute la journée. Mon mari a tondu la pelouse pendant que je préparais le repas en fin de matinée et nous avons déjeuné vers treize heures. Après, nous avons fait une petite sieste sur la terrasse. En fin d'après-midi, mon homme a bricolé autour de la maison.

— Et il ne s'est pas absenté à aucun moment ?

— Absolument, à aucun moment.

— Je vous remercie, voilà qui éclaircit la situation ça nous aide beaucoup Madame Basconna nous n'allons pas vous retenir plus longtemps Au revoir.

Le moment du débriefing arriva. Les gendarmes se regroupèrent dans la salle de réunion. Le lieutenant félicita ses hommes pour leur ponctualité et entama une synthèse des éléments en leur possession :

— Nous avons :

- 1- un assassinat avec mutilation post mortem. La cause du décès due à une overdose est confirmée par le légiste. Le cadavre a été exposé pour que d'une part il soit découvert, et d'autre part pour qu'il serve d'exemple, reste à découvrir à l'intention de qui ainsi que le mobile.
- 2- Ensuite, nous avons Nicole Berthier, la demoiselle est en vacances comme à son habitude, dans la maison familiale à Minerve où elle vit seule. Lors d'un footing elle tombe sur le macchabée. Quelques jours plus tard on aurait essayé de pénétrer chez elle en pleine nuit et le matin on aurait lancé cette brique enveloppée d'un papier sur lequel nous pouvons lire le message *Moris pas jamais que lo pus malaut.*

— Donc Cette Nicole Berthier est forcément liée à ce meurtre et la découverte du corps n'est peut-être pas fortuite, reprit Sancoins. Qui veut lui foutre la trouille et pourquoi ? En sait-elle plus qu'elle ne veut nous le dire ? Qu'en pensez-vous mon Lieutenant ? Elle est spéciale cette fille !

— J'abonde dans votre sens. Je continue.

- 3- On recherche toujours activement Hortevent il faut mettre son domicile sous surveillance et lancer un avis de recherche Nous avons interrogé le père de Basconna qui est le premier sur notre liste à vouloir venger son fils. L'homme semble bouleversé. Toujours est-il que son alibi colle avec les déclarations de sa femme. On continue dans cette direction la vengeance suite à l'OD du jeune patin couffin ? ? ? ? Pour le moment c'est la seule piste un tant soit peu fiable que nous ayons.

Les gendarmes restèrent sans réaction.

— Durosier et Herbert, trouvez-nous au plus vite la liste et adresses des jeunes qui participaient à cette soirée. Le proc ne va pas nous louper si on ne lui donne d'éléments concrets rapidement d'autant que la presse ne se gêne pas pour anticiper et fantasmer. Donc à demain. N'oubliez pas vos objectifs et surtout ne revenez pas les mains vides, rappelez-vous ne pas négliger la convergence des données. Bonsoir Messieurs ! Au boulot !

Mettez la parfum

Laurent Mansart

POLAR



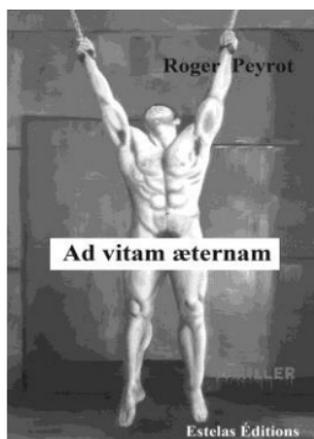
Anaïs est belle et aurait préféré poursuivre sa carrière dans la lingerie fine mais la jeune femme a été prise la main dans le pot de l'ADN. Verdict, la voilà propulsée héritière de la plus grosse fortune du pays. Vous l'aurez compris, ou sinon achetez-vous un connecteur de neurones, ça va barder pour son matricule !

Collés à ses talons aiguilles, elle se retrouve avec un policier bellâtre la protégeant de son corps sculptural, des lieutenants épatants, un tueur à gages limite facho, un pieux danseur de tango, un avocat sans barreau, et un grand-père au passé pas clair. Tout ce petit monde nous entraîne dans une aventure des plus rocambolesques.

AD VITAM ÆTERNAM

Roger Peyrot

THRILLER



Paris 8ème, Parc Monceau, le corps d'une mariée est découvert atrocement mutilé dans sa belle robe blanche souillée de sang. Très vite, on fera la même trouvaille macabre à Miami et San Francisco. Les équipes policières françaises et américaines, aux personnages attachants, menés par le très charis-

matique Lieutenant Fares Khazen, collaborent pour résoudre cette affaire hors norme.

Sur les traces d'un serial killer, les enquêteurs vont lever le voile sur un individu doté d'une intelligence allant bien au-delà de la moyenne, une réussite professionnelle enviable, mais dont le lourd et douloureux passé a fini par le faire sombrer dans une folie meurtrière.

Ensorcelé par cette recherche de vérité jusqu'aux origines du mal, vous serez happé par ce récit peu ordinaire jusqu'à la dernière page.

Vous n'irez pas tous au Paradis

Max Heratz

THRILLER



Vous ne connaissez pas Leybent, petite ville des environs de Wichita ? Le FBI non plus n'en avait jamais entendu parler jusqu'au déchaînement de violence qui ébranla la quiétude des habitants de cette Amérique des grandes plaines. Secrets et chantages étant soigneusement gardés,

nul ne s'attendait à ce déluge.

Très vite cette paisible bourgade montre un nouveau visage avec l'émergence de violence, drogue, prostitution et bien pire encore. Le chaos s'installe lorsque l'agent fédéral David Renay et son équipe découvrent à la ferme maudite un corps atrocement mutilé dans une démoniaque mise en scène.

Ce livre relate la naissance d'un des plus grands tueurs en série de tous les temps. On entre dans sa tête et on devient ses yeux. Glaçant de terreur. Âmes sensibles s'abstenir.

NEWSLETTER

Retrouvez tous ces titres sur notre site,
rubrique Catalogue
estelaseditions.com

Pour suivre notre actualité littéraire, inscrivez-vous à
notre **Newsletter** en nous communiquant votre
adresse mail à

estelas.editions@gmail.com

Votre adresse restera confidentielle, elle ne sera en
aucun cas cédée à des marchands de pubs.

VOUS NE RECEVREZ PAS DE PUB !

Nos mails se font rares (moins d'un par mois) vous ne
serez donc pas encombré.

Tous droits réservés

©Estelas Éditions

BP 20, 11800 Trèbes France

estelas.editions@gmail.com

<http://www.estelaseditions.com>

Dépôt Légal mars 2019

ISBN : 9791093167756